

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 64

Number 1 *Haïti à l'ère du bicentenaire de l'indépendance (1804-2004)*

Article 2

1-1-2005

Présentation

André Ntonfo

Université de Yaoundé I

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Ntonfo, André (2005) "Présentation," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 64 : No. 1 , Article 2.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol64/iss1/2>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Présentation

Haïti à l'ère du bicentenaire de l'indépendance (1804-2004)

En consacrant un dossier à Haïti en cette période précise de commémoration du bicentenaire de l'indépendance de la première république noire (1804-2004), les responsables de *Présence Francophone* ont sans doute voulu marquer, à leur manière, l'importance de l'événement. Et l'initiative mérite d'autant plus d'être relevée qu'elle se situe dans un environnement international où, par une sorte de conspiration qui n'a pas dit son nom et du fait d'une situation sociopolitique interne subséquente et particulièrement chaotique, ce bicentenaire a été, pour ainsi dire, confiné au rang d'un non-événement ou, si l'on préfère, d'un événement à l'envers, comme le fut d'ailleurs la révolution haïtienne en son temps.

En effet, de toutes les images véhiculées par différents médias et qu'il a été donné au monde de contempler autour de l'année 2004, pas une n'était de nature à restituer une atmosphère de fête ou de solennité. En revanche, on a eu droit à des spectacles de violence perpétrée par « les bandes armées », à des scènes de pillage, à la misère étalée des bidonvilles, à des tueries et enfin, à la énième déportation d'un président haïtien, toutes choses auxquelles la nature elle-même a d'ailleurs tenu à ajouter sa touche particulière avec l'inondation, et les 2000 morts, de la très historique ville des Gonaïves, celle-là même où fut proclamée l'indépendance. Tel apparaît ce qui est resté présent à l'esprit de l'observateur averti de la scène haïtienne en cette période du bicentenaire.

Cela dit, et sans que l'objectif affirmé ait été de réaliser un dossier-bilan sur les deux cents ans d'indépendance d'Haïti, les articles ici réunis, en dépit de la diversité des thèmes et des approches, ont un dénominateur commun. En effet, qu'il s'agisse du regard sur l'histoire et l'évolution politique de la nation, des relations avec le monde libre hier et aujourd'hui, avec l'Occident et l'Afrique, qu'il s'agisse du rapport des Haïtiens à leur pays et de l'appel de l'ailleurs (exil/migration) devenu presque tyrannique, ou encore de l'évaluation de la production culturelle et surtout littéraire, les auteurs des textes publiés dans ce dossier semblent s'être préoccupés de révéler les diverses facettes d'une expérience de l'indépendance qui a avorté ou qui, pour tout dire, a tourné au fiasco. Il s'agit donc dans

Présence Francophone, n° 64, 2005

l'ensemble d'une indépendance qui reste à construire sur le plan interne et dont les mécanismes d'invalidation ou de subversion restent à démêler ou à déconstruire. Et à ce propos, la diversité des origines des contributeurs à ce dossier autant que des « lieux » à partir desquels ils analysent les deux cents ans d'indépendance haïtienne laisse à penser qu'il pourrait bien s'agir d'une vision tout à fait englobante.

Ainsi, le texte de Bernard Hadjadj, *Construire la liberté ou le défi haïtien*, qui ouvre le dossier, pose parfaitement bien la problématique d'une libération, c'est-à-dire la victoire du peuple haïtien sur le régime esclavagiste, mais qui n'a pas débouché sur la jouissance de la liberté. Et donner corps à cette liberté constitue encore aujourd'hui un des défis majeurs de la société haïtienne, un véritable parcours aux obstacles multiples. En d'autres termes, relève-t-il, on n'est pas passé de « la situation pulsionnelle » qui a conduit à la libération à un nouveau contrat social, à un « vivre-ensemble ». Et pour cause, il a manqué à Haïti indépendant une pratique politique digne d'un État et faisant sa juste place aux masses populaires, lesquelles représentent l'essentiel de la nation, une pratique politique soucieuse « d'inclure les exclus » que les paysans ont de tout temps été, et ce, notamment par l'accès à l'éducation. Un autre obstacle à la jouissance de la liberté aura été les dictatures répétitives qui se sont abattues sur Haïti et dont les dernières décennies ont offert, avec Duvalier père et fils, mais aussi avec « le prêtre salésien de Saint-Jean-Bosco » (Jean-Bertrand Aristide), de saisissantes illustrations, le tout laissant l'impression d'un pays qui ne s'est véritablement jamais libéré du carcan de l'esclavage et qui a toujours vécu sous la tutelle « d'un maître ».

Avec *Haïti et l'Afrique Noire : de la primauté à la marginalité; du modèle au contre-modèle*, je mets l'accent sur deux dimensions fondamentales de l'expérience haïtienne de l'indépendance, lesquelles témoignent également de l'échec du processus. Au lieu de jouer un rôle de phare, d'occuper une position centrale, d'indiquer la voie à suivre à ses sœurs africaines issues des indépendances des années 1960, la première république noire s'est retrouvée reléguée dans les rangs ou mieux, à la périphérie, dans une sorte d'anonymat et de banalité. Par ailleurs, le modèle qu'elle aurait dû être s'est mué en un contre-modèle de par non seulement les stratégies inventées par les anciens maîtres qui n'ont vraiment jamais accepté qu'Haïti se soit

libéré en échappant aux catégories prévues dans le *Code noir*¹, mais aussi du fait des acteurs et facteurs internes qui ont prolongé, consciemment ou inconsciemment, le bras armé des anciens maîtres, ou ont joué leur jeu. Il ressort également de ce texte qu'en regardant les États africains contemporains dans le miroir d'Haïti, on constate aisément que les mêmes stratégies ont produit les mêmes effets, et que les 200 ans d'indépendance de l'un sont déjà contenus, fût-ce en miniature, dans les 40 années de souveraineté des autres. L'article montre enfin que cette transcendance de l'espace et du temps, à travers laquelle la jonction entre Haïti et l'Afrique s'opère, est tellement réelle qu'elle se retrouve jusque dans la production imaginaire, puisque les écrivains abordent, d'un côté comme de l'autre, la même thématique, décrivent les mêmes souffrances. D'où la question en définitive de savoir comment vaincre cette adversité en bonne partie construite que subissent la République d'Haïti et les États africains contemporains; comment rétablir la « fille aînée de l'Afrique » dans ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, à savoir la nouvelle terre-mère et reconnue comme telle.

Dans *Le fou, le rebelle, l'enfant et la révolution haïtienne*, Gilbert Doho aborde lui aussi la question de la similitude entre Haïti et l'Afrique francophone pour montrer que, d'un côté comme de l'autre, on a sombré dans la folie et l'irrationalité au lendemain de l'indépendance, en 1804 comme en 1960. Ce constat fait, Gilbert Doho observe que les outils théoriques à la lumière desquels on a jusque-là tenté d'expliquer ce phénomène ont essentiellement emprunté à la psychanalyse et autres approches européocentristes. Il se demande s'il n'eut pas été plus judicieux de passer de l'étape de la compréhension à celle où l'on donne la possibilité à l'observé, au colonisé, au fou de dresser son autoportrait et de provoquer l'électrochoc qui pourrait résulter d'une image de soi peu reluisante aperçue dans un miroir. En définitive, il pose la question de savoir ce que peuvent aujourd'hui la République d'Haïti et l'Afrique pour se sortir de la torpeur où elles se sont respectivement installées depuis 1804 et 1960. Pour illustrer son propos, il explore, d'une part, la démarche de Césaire, le dramaturge, avec *La tragédie du roi Christophe* et, d'autre part, celle du cinéaste Charles Najman avec

¹ Le *Code noir* prévoyait deux catégories dans le processus de libération des esclaves, la libération par la magnanimité du maître et la libération par rachat personnel, c'est-à-dire en dédommageant le maître pour la force de travail dont ils le privaient en se libérant. Or Haïti, en accédant à la liberté par la force des armes, a échappé à l'une et l'autre de ces deux catégories. Aussi peut-on considérer que l'indemnisation que la France lui a imposée en 1825 pour reconnaître l'indépendance peut être considérée comme ayant été une ruse pour la ramener à la catégorie du rachat.

son film *Royal Bonbon*. Précisément, que le personnage de Royal Bonbon dans le film, fou de son état, se prenne pour le roi Christophe et qu'il en fasse son modèle montre bien qu'il s'agit pour le cinéaste de déconstruire le personnage mythique de Christophe. De même, en croisant le visage du fou avec celui de l'enfant Thimothée, il montre par quel processus on peut recréer l'espoir aussi bien pour Haïti que pour l'Afrique en tirant les leçons des erreurs du passé.

Marie-Hélène Koffi-Tessio, quant à elle, s'interroge dans *Haïti et sa diaspora ou le pays en dehors* sur une des conséquences premières d'une indépendance qui, comme on l'a indiqué plus haut, a tourné au fiasco. En effet, elle répertorie les raisons pour lesquelles les fils et filles d'Haïti se sont, de génération en génération, jetés sur le chemin de l'exil, de sorte que l'on retrouve aujourd'hui une abondante diaspora haïtienne tant en Amérique du Nord qu'en Europe et en Afrique. Mais si le phénomène de l'exil prend sa source dans l'exode rural, lequel est un moyen de fuir la précarité de la vie en milieu paysan, il s'est trouvé amplifié par les bouleversements historiques et politiques successifs qu'a connus la première république noire à travers les âges. Koffi-Tessio montre comment ce phénomène constitue aujourd'hui l'un des thèmes majeurs de la littérature haïtienne, comme l'illustrent les écrits d'un Émile Ollivier, d'un Jean Métellus, d'une Edwidge Danticat, dont les protagonistes sont partagés entre le regret du pays d'origine et l'aspiration à s'enraciner dans le pays d'accueil, c'est-à-dire à se forger une nouvelle identité.

L'article d'Anastasil Delarose Makambo, *Réalisme merveilleux et rire macabre contre la zombification*, nous ramène à une étude comparative de la production imaginaire d'où il ressort qu'en dépit de la distance dans le temps comme dans l'espace, les sociétés référentielles dont s'inspirent les écrivains des deux entités leur offrent à la fois des problèmes identiques et aussi des réponses similaires. Et en s'inspirant des œuvres de René Depestre, de Jean Métellus et de Frankétienne pour Haïti, de Ngandu Nkashama, de Guy Menga et de Julien Omer Kimbidima pour l'Afrique, Makambo montre comment, pour ces écrivains, l'indépendance a conduit, d'un côté comme de l'autre, à des situations de *zombification*, c'est-à-dire de transformation des citoyens en des fantômes dépouillés de toute personnalité, de toute conscience, de toute liberté et, par conséquent, toujours corvéables. Mais en même temps, si les œuvres sont les lieux de dénonciation des maux de l'indépendance, elles

sont aussi des espaces d'élaboration des remèdes ou des solutions de rechange. Ainsi, les ressources du merveilleux pour les Haïtiens comme le rire macabre pour les Africains sont autant de moyens de lutte contre les forces zombifiantes, moyens également de renversement des rapports de force en faveur des opprimés. Makambo montre qu'en définitive, le merveilleux et le rire noir sont des constantes de la littérature haïtienne et africaine contemporaine et aussi des armes de combat plus que tranchantes.

Pour sa part, Cilas Kemedjio s'attelle, dans *Du bateau négrier à l'avion négrier : Haïti, les puissances esclavagistes et le monde noir*, à un véritable inventaire des rapports entre Haïti et les grandes puissances, aussi bien hier qu'aujourd'hui. D'entrée de jeu, il met l'accent sur Haïti comme victime d'une fatalité historique résultant de l'esclavage, des stratégies postcoloniales de dépossession, des occupations étrangères répétitives et preuves d'une ingérence permanente des grandes puissances dans les affaires de la république noire non acceptée. Et l'affaire Jean-Bertrand Aristide avec ses nombreuses péripéties en constitue une éclatante illustration. Mais si Kemedjio met en exergue le cas Aristide pour montrer comment la logique du bateau négrier a engendré celle de l'avion négrier (allusion à la déportation vers la République centrafricaine du président haïtien chassé du pouvoir), il n'en oublie pas pour autant des étapes aussi capitales de la tragédie haïtienne que sont, entre autres, l'assassinat de Dessalines qui, selon lui, « préfigure le drame des résistants nationalistes africains qui seront victimes du même sort² », la stratégie de la dette inaugurée en 1825 qui allait ruiner de manière irréversible l'économie haïtienne, la double tyrannie d'une culture à la française (le Larousse) et d'une économie à l'américaine (le dollar). Kemedjio fait aussi une place de choix à ce qu'il appelle « le paradigme haïtien et le monde noir ». Et s'il évoque l'importation du « macoutisme » en Afrique par des dictateurs tels Mobutu, Ahidjo, Bokassa, Biya, il analyse aussi, en partant une fois de plus du cas d'Aristide, l'implication récente de l'Afrique dans les affaires haïtiennes et y découvre comme les prémices d'une solidarité à bâtir entre cette Afrique-là et sa diaspora.

² Le cas de Ruben Um Nyobe au Cameroun et celui de Patrice Lumumba au Congo est tout à fait illustratif de ce que Kemedjio appelle le « drame des résistants nationalistes africains » qui ont subi le même sort que Dessalines, dont il considère l'assassinat en 1806, c'est-à-dire à peine deux ans après l'indépendance, comme la « tragédie exemplaire de la postindépendance ».

On l'aura donc constaté, les contributions au présent dossier, sans que cela ait été défini comme problématique, constituent une sorte de bilan de ce que deux cents ans d'indépendance ont produit en Haïti, bilan pour le moins négatif, il faut bien le relever. De même, si l'on excepte le texte de Bernard Hadjadj qui se referme sur Haïti où la liberté reste à construire deux cents ans après, tous les autres s'inscrivent dans une perspective comparatiste, le monde noir en général et l'Afrique en particulier constituant l'autre pôle de la comparaison, laquelle débouche sur une similitude de destin qui ne surprend en réalité que parce que l'expérience haïtienne a été ravie de la conscience collective du monde noir. Et sans doute est-il à souhaiter que la République d'Haïti et l'Afrique, comblant le fossé qui les a jusqu'ici séparées, s'engagent dans de nouvelles formes de présence à l'autre et de relation.

André Ntonfo

Responsable du dossier